

Laurent Goumarre, octobre 2002

Extrait du Journal N°140 du Théâtre de la Ville

2000, Gilles Jobin déplace des corps inanimés sur le plateau du théâtre des Abbesses, ce sont les cadavres de *Braindance*, l'image de charniers, des corps violentés, d'actualité, traînés sur une trame événementielle.

2001, Moebius Strip signe la disparition de la narration en alignant une grille au sol, quadrille un plateau abstrait que les corps investissent en un mouvement organiquement organisé, un plateau traité en aplat par des danseurs couchés, rampants qui en soulignent l'horizontalité jusqu'à disparaître comme absorbés par le support ; seuls les habits restent à la surface, indices d'une disparition programmée.

2002, Gilles Jobin synthétise son travail et *Under Construction* « tient la distance » que lui imposent les dimensions du plateau du Théâtre de la Ville. L'espace change, pose de nouvelles questions, de nouvelles règles, c'est lui qui organise dès le processus de création les orientations du chorégraphe, les interrogations de ses danseurs, du compositeur Franz Treichler : « Je me suis mis face à cet espace, face à cette contrainte de l'espace, j'ai voulu que mon travail ce soit ça : résoudre cette donnée, et rien d'autre que cela, sans rien apporter de l'extérieur. Que peuvent faire sept danseurs sur un plateau totalement ouvert ; sept danseurs à vue, que vont-ils produire ? »

Une des réponses est qu'il va falloir là se mettre debout, travailler la verticalité que Gilles Jobin n'a jusqu'à présent pas véritablement investie, la position debout, et ses dangers : « Quand tu es au sol, le rapport à l'espace est intime, il y a une telle pression de la gravité sur les différents membres posés au sol qu'il est facile de passer d'un appui à un autre ; le mouvement naît de cette succession d'appuis. Debout, tu as deux appuis stop ! La question est : comment, pourquoi bouger ? Quand tu es à quatre pattes, la vitesse de déplacement est réduite, tu ne traces pas l'espace ; dès lors que tu passes sur un grand plateau, il te faut couvrir l'espace, faut y aller, le prendre à bras le corps, le traverser. »

*Under Construction* y va : après l'entrée en diagonale et à reculons de Christine Bombal, les danseurs marquent systématiquement l'espace, des courses avec changements de rythme, de directions, comme pour bien affirmer qu'il ne s'agit pas de prendre possession du plateau, de l'occuper, de l'annexer mais d'en soulever toutes les dimensions, en fait de le brasser, bref l'envisager comme un volume. Et la qualité de danse produite échappe alors aux tentations psychologiques : être debout chez Gilles Jobin n'est plus une position qui attend d'être développée, parce qu'après on va se retrouver à 4 pattes, puis encore couchés ; être debout ici, ce n'est pas une position comprise dans un enchaînement chorégraphique, ça n'a rien d'une transition, on peut parler de posture, qui vaut en elle-même, qui se tient à tous les sens du terme, c'est une posture parce qu'elle ne raconte pas une histoire de développement du corps, ne se limite pas à la qualité d'un état de corps.

La verticalité de Gilles Jobin, parce qu'il lui aura fallu du temps (depuis 1995, année de ses premiers soli) et de l'espace (l'immensité du plateau de la Ville) n'est pas simple, cela ne

va pas sans dire, ce n'est pas n'importe quoi qui se joue dans la tenue de cette posture ; c'est poser la question, la seule qui compte : qu'est-ce qui me fait bouger ? Qu'est-ce qui motive le mouvement de mes danseurs ? « La grande difficulté pour moi a toujours été de me tenir debout et de me mettre à danser. Tu te mets à danser, c'est bien, mais immédiatement tu te dis, qu'est-ce qui se passe là ? Où est le sens ? Tout cela manque de sens, de motivation ; bouger pour bouger je ne peux pas, parce que je suis désolé de le dire, mais cela devient vite de la danse, et j'ai de la peine à me motiver à ne faire que danser. Ça ne m'intéresse pas, ce n'est pas une motivation suffisante quand on a face à soi les autres qui vous regardent : danser ne suffit pas. Montrer de la danse, ça n'a pas de sens, écrire de la danse comme certains qui en sont encore à faire des enchaînements, deux coups à droite et deux à gauche, puis une petite dissymétrie, c'est impensable. Alors qu'est-ce qui peut faire bouger quelqu'un dans un espace noir devant des spectateurs assis ? si ce n'est pas faire du beau, ni des sauts, si ce n'est pas organiser l'espace, ni raconter une histoire, que reste-t-il ? Plus grand chose... en fait non, il en reste énormément, notamment et c'est ce qui fait bouger Under Construction, une chose, un état très simple : l'émotion. Une émotion qui ne naît pas d'un sens, d'une production narrative ou psychologique, mais celle qui vient, qui vous étreint quand on assiste (à) la vie de quelqu'un, (à) sa mort. »

L'émotion qu'on a quand on sait qu'il y a là quelqu'un, sur scène. Under Construction compose cet acte de présence, en retournant le plateau comme on retourne une peau. Les danseurs s'enfouissent sous le tapis de scène, circulent engloutis, deviennent des protubérances, des cloques ; voilà, les danseurs de Gilles Jobin, à force de travailler le sol, d'en souligner des années durant l'horizontalité, l'ont creusé, contaminé, en sont devenus sa maladie. Les danseurs de Jobin : la maladie de peau du théâtre. Et s'ils en ressortent expulsés c'est pour advenir dans un nouveau monde chaotique : de l'eau s'est renversée, des habits perdus se sont trempés, le tapis s'est creusé en des plis, là ce sont des congères, l'espace a été mouvementé et Underconstruction prend tout son sens : « "En cours de construction", ce qui signifie où j'en suis moi aujourd'hui dans mon travail de chorégraphe. Parce qu'avec cette pièce, j'assiste, je comprends que je suis devenu chorégraphe, alors qu'avant j'étais peut-être un danseur qui faisait des pièces ; avec Moebius, j'étais en train de devenir chorégraphe ; maintenant j'en prends conscience, j'en mesure les difficultés, la responsabilité, c'est cela qui me fait bouger : l'émotion d'être chorégraphe pour la première fois. » L'émotion qu'on peut avoir à se tenir debout, à tenir la position, encore un peu, encore, là, voilà, on y est.